

ANNA SWOBODA  
Université de Silésie

## La peur, l'angoisse et la violence domestique dans *Cendres et braises* de Ken Bugul

ABSTRACT: The autobiographical novel *Cendres et braises* by Ken Bugul, a contemporary Senegalese author, presents a comprehensive overview of the victim's behavior in a violent relationship. By using strong defense mechanisms, the abused woman becomes emotionally attached to her aggressor, isolates herself, refuses any help and stays trapped in the cycle of violence. In the case of Marie, the novel's main character, anxiety has always been the basis of her relationships since she was abandoned by her mother. The purpose of this study is to analyze the dynamics between the victim and the abuser, as well as to show that anxiety is the source of self-destructive behavior and examine how it keeps the woman in an abusive relationship.

KEY WORDS: fear, violence, relationship, woman, abuse

La peur est «une émotion ressentie généralement en présence ou dans la perspective d'un danger, c'est-à-dire d'une situation comportant la possibilité d'un inconvénient ou d'un mal qui nous affecterait» (NATANSON, 2008 : 1). Si le danger reste improbable, indéterminé et vient de l'intérieur de l'individu, nous parlons de l'angoisse (CIERPIAŁKOWSKA, 2013 : 346). La peur a une fonction adaptative importante : elle active les mécanismes de défense et les stratégies d'adaptation, permettant ainsi de fuir la menace ou de la combattre. Pourtant, il arrive que l'individu ne sorte pas de la situation nuisible, même si le danger est bel et bien réel. Dans *Cendres et braises*, un roman à caractère autobiographique, Ken Bugul, une contemporaine écrivaine sénégalaise, expose comment la peur de partir peut être plus grande que la peur d'être tuée. Dans une relation violente, les stratégies d'adaptation employées par la victime devraient servir à sauver sa vie ; cependant, elles ne font qu'aggraver sa situation. En analysant la dimension psychologique des personnages dans ce cycle de violence, ainsi que l'origine de l'angoisse éprouvée par la protagoniste et la façon dont la peur influence son

comportement, nous essaierons de savoir pourquoi elle reste dans une relation destructrice et pathologique.

## Origines de l'angoisse et de la peur

Le motif de l'abandon est le point commun le plus important de presque toutes les protagonistes de Ken Bugul. Le pseudonyme de l'auteure, qui signifie en wolof « celle dont personne ne veut » et qui est donné aux mères des enfants mort-nés, résulte du traumatisme que l'écrivaine a subi dans son enfance. Comme elle l'explique : « Un jour, ma mère est partie avec mes grands frères dans un autre village pour qu'ils puissent aller à l'école [...] Elle m'a laissée chez mon père. Cet abandon n'a duré qu'un an, mais il est à l'origine de mon besoin d'écrire » (cité par CANS, 2005 : 1). Puisque son père était âgé de quatre-vingt-cinq ans à sa naissance et ne pouvait pas non plus s'occuper d'elle, l'écrivaine n'a jamais pu s'adapter à la vie familiale et à la tradition. Selon AHIHOU, « la dépression née de la perte de la mère [...] a pour conséquence directe la situation d'isolement de la jeune fille dans une société où elle n'a visiblement plus sa place » (2013 : 23).

Le manque d'une figure d'attachement dans l'enfance peut avoir des conséquences graves et durables sur la vie psychique. La théorie de l'attachement à la figure maternelle, créée par Bowlby et souvent citée dans les études des troubles anxieux, a été développée par Bartholomev et Horowitz pour expliquer les styles d'attachement des adultes dans les relations intimes (CIERPIALKOWSKA, 2013 : 374). Marie, la protagoniste du roman *Cendres et braises*, semble avoir le même style d'attachement que la plupart des protagonistes de Ken Bugul, par exemple dans les romans *Le baobab fou*, *Mes hommes à moi* ou *Cacophonie*. Elle est un type « préoccupé », qui se caractérise par une mauvaise image de soi, une représentation positive des autres et une haute dépendance (cité par CIERPIALKOWSKA, 2013 : 374).

Nous rencontrons Marie après qu'elle est rentrée à la maison familiale au Sénégal. Ayant vécu dans la société française qui l'a rejetée, elle cherche son identité et le sens de sa vie en disant : « J'étais revenue chez moi, j'étais revenue me réadapter, j'étais redevenue me désaliéner. J'étais revenue me purifier » (BUGUL, 1994 : 109). Pourtant, la protagoniste n'a pas de lien affectif avec sa mère. Elle souffre de ne pas être écoutée ni comprise par la personne qui aurait dû la protéger quand elle était enfant. Marie rumine toujours les événements du passé : elle est dans un permanent état d'inquiétude et d'incertitude :

Mais j'avais déjà acquis cette possibilité douloureuse de m'enfermer en moi-même, de penser toute seule, de sentir toute seule, d'être seule, de vivre seule.

Bon sang et « ma mère » ?

Je n'étais pas une orpheline. Cet être était en face de moi et j'avais envie de pleurer. Je savais que c'était de ma faute. Je n'arrivais pas à « m'adapter » à la Mère. Et je le devais, pour survivre, sinon j'étais perdue pour toujours.

BUGUL, 1994 : 109

Marie cherche désespérément à être acceptée, à appartenir à une structure familiale ou sociale. Elle avoue : « Ce n'était pas ici que je voulais venir, mais je ne savais plus où aller. Pourtant l'être humain fuyait instinctivement la mort » (BUGUL, 1994 : 106). Elle craint la solitude, mais elle craint aussi la mort, parce que ces deux angoisses sont connectées et semblables (КЕПИНСКИ, 1987 : 90). Marie a une image positive de sa mère et une image négative de soi : elle se culpabilise, même si la source de son malheur remonte à l'enfance.

Une haute dépendance des autres se manifeste quand la protagoniste rencontre Y., l'homme qui sera son agresseur plus tard. Ils se voient pour la première fois à une réception et Marie lui rend visite dans sa chambre d'hôtel où elle lui parle de sa vie en pleurant. À peine deux mois plus tard, quand Y. revient au Sénégal pour la voir à l'hôpital, elle tombe amoureuse de lui. Puis, elle accepte de déménager en France. Marie a besoin de remplir ce vide affectif profond à l'intérieur :

Tomber amoureuse, cela m'arrangeait. Je n'arrivais pas à me trouver, à me déterminer. La conscience était là, mais c'était de la fabrication. Une conscience fabriquée. J'étais privée de possibilités affectives qui m'auraient permis de me retremper aux sources, je n'avais pas non plus la possibilité politique de m'expliquer.

1994 : 58

Par conséquent, la protagoniste est un individu qui désire la stabilité, l'amour et la sécurité, tout en étant angoissée face à l'abandon. Parce qu'elle ne peut chercher refuge auprès de personne, elle est très susceptible de devenir dépendante de son partenaire. Comme nous le verrons, son angoisse de séparation se montrera plus forte que la peur de la mort.

## Cycle de violence physique et la peur

Selon HIRIGOYEN, la peur est l'un des moteurs de la maltraitance, un élément essentiel qui permet la mise en emprise de la violence, car « l'enjeu de la violence,

c'est toujours la domination » (2009 : 2–3). Arrivée en France et installée dans l'appartement qu'Y. a préparé pour elle, Marie se rend vite compte que son compagnon est capable autant de l'agression physique que psychologique. En premier lieu, nous analyserons les quatre phases classiques de la violence physique, pour nous concentrer ensuite sur la violence psychologique et ses conséquences. Nous présenterons les phases suivantes : la phase de tension de l'homme, la phase d'agression où l'homme ne se contrôle plus, la phase d'excuses où il veut justifier son comportement et finalement la phase de réconciliation pendant laquelle l'agresseur devient charmant et aimable. Ensuite, en utilisant le tableau suivant, nous montrerons de manière syntétique comment les phases de la violence physique définissent la relation de Marie et Y. :

Phase (HIRIGOYEN, 2009 : 7)	Citation (BUGUL, 1994)
1. Phase de tension, d'irritabilité de l'homme, liée, selon lui, à des soucis ou des difficultés de la vie quotidienne	<ul style="list-style-type: none"> <li>● Sans savoir de quoi il s'agissait, je sentais qu'il y avait quelque chose. La façon avec laquelle il m'avait parlé présageait une situation où il ne fallait rien boussuler. (p. 61)</li> <li>● Il était bousculé par son travail, sa vie de famille et arrivait de plus en plus difficilement à trouver un moment pour que nous soyons ensemble. (p. 69)</li> <li>● Au début nous nous parlions d'amour et de beauté ; maintenant nous nous engueulions presque. Insatisfaits, nous étions. (p. 71)</li> <li>● Il était anxieux, prenait des tranquillisants, était suivi par le médecin de la famille et buvait énormément d'alcool. (p. 98)</li> <li>● Mais comme il ne se sentait pas bien depuis quelque temps, je me pliais à tous ses désirs. (p. 114)</li> <li>● Le travail de Y. n'allait pas bien, décidément tout allait mal pour lui. (p. 116)</li> </ul>
2. Phase d'agression où l'homme donne l'impression de perdre le contrôle de lui-même	<ul style="list-style-type: none"> <li>● Il avait commencé à me frapper très fort en hurlant : « Espèce de putain, où étais-tu, avec qui ? » [...] Il était hors de lui. J'avais très peur, soudain. Ici, personne ne viendrait à mon secours. (p. 66)</li> <li>● Y. commençait à se montrer très violent avec moi. Il me battait à plusieurs reprises et très sauvagement sous n'importe quel prétexte. (p. 98)</li> </ul>

	<ul style="list-style-type: none"> <li>● Il avait fait irruption dans la salle de bain où je me trouvais et m'avait giflée avec une telle force que j'avais été projetée contre le mur. (p. 130)</li> <li>● Oui, il était capable de me tuer. Il était méconnaissable. (p. 178)</li> <li>● « Putain, je vais te tuer. » Et un coup de poing m'envoya embrasser le parquet. (p. 184)</li> </ul>
<p>3. Phase d'excuses, de contrition, où l'homme cherche à annuler ou à minimiser son comportement</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>● [...] tout à coup je l'entendis changer de ton et m'appeler doucement : « Voyons Marie, tu ne te rends pas compte à quel état tu es pour aller ainsi dans la rue, allez, viens, rentre vite, tu vas prendre froid. » Il m'effrayait. (p. 66)</li> <li>● « Marie, viens, je t'aime tu sais, mais je suis terriblement jaloux », suppliait Y. (p. 67)</li> <li>● « Je te demande pardon, mimi mon chéri, ah ! je suis fou, nous sommes fous tous les deux ; nous nous aimons et nous nous détruisons. » (p. 160)</li> <li>● « Je t'aime, oh ! je suis fou, pardonne-moi, je suis fou, je te jure ; je ne sais pas ce qui m'a pris, je t'aime ; je ne peux pas vivre sans toi [...] » (p. 179)</li> </ul>
<p>4. Phase de réconciliation, appelée aussi phase de « lune de miel », l'homme adopte alors une attitude agréable, il est soudainement attentif, prévenant</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>● Une demi-heure plus tard, Y. et moi, nous étions dans les bras l'un de l'autre, passionnés, fous. Il séchait mes larmes et me demandait pardon à genoux, pleurant, malheureux [...] en me promettant tout l'amour du monde. (p. 67)</li> <li>● Y. et moi avons passé la nuit, cette nuit-là, serrés l'un contre l'autre comme nous ne l'avions plus fait depuis longtemps. (p. 162)</li> <li>● Y. était très affectionné, affectueux, tendre. (p. 168)</li> <li>● Nous nous étions fait monter une bouteille de champagne dans la chambre comme pour sceller un amour indestructible. (p. 168)</li> <li>● « Mon amour, ma vie, je t'aime », était tout notre langage. (p. 168)</li> </ul>

Le cycle de violence physique dans la relation de Marie et Y. se répète tout au long du roman. La protagoniste l'appelle « la valse infernale » ou « diabolique » (BUGUL, 1994 : 162, 180). L'agression devient de plus fréquente et extrême : Marie finit par s'y habituer, au fur et à mesure que son seuil de tolérance augmente. À chaque fois qu'elle veut partir, elle est raccrochée par l'attention et la gentillesse de Y., c'est qui signifie qu'un système punition-récompense a été créé (HIRIGOYEN, 2009 : 8). La protagoniste est tout le temps effrayée : elle a peur d'être battue, blessée, tuée. Cependant, elle ne quitte pas son compagnon, car la violence physique n'est qu'une seule forme d'abus dans cette relation. En exerçant de la violence psychologique, l'agresseur conditionne Marie à avoir peur de vivre sans lui.

## Violence psychologique et l'angoisse

Tandis que l'agression physique est relativement simple à définir et à apercevoir, la violence psychologique peut se manifester de plusieurs façons. Les insultes, les paroles blessantes ou la dévalorisation précèdent toujours l'abus physique. Les victimes, parce qu'elles ont peur, « veillent à ne pas déplaire » à son agresseur ; en même temps « elles doutent de plus en plus de leurs propres émotions et de leur compréhension de la situation » (HIRIGOYEN, 2009 : 10). Le but de l'assaillant est de montrer son pouvoir :

L'homme violent neutralise le désir de sa partenaire, réduit ou annule son altérité, ses différences, pour la transformer en objet. Il s'attaque à sa pensée, induit le doute sur ce qu'elle dit, pense, ou ressent, et en même temps fait en sorte que l'entourage cautionne cette disqualification. Cela empêche la femme de se révolter contre l'abus qu'elle subit, la rend obéissante, et l'amène à protéger son agresseur et à l'absoudre de toute violence.

HIRIGOYEN, 2009 : 13

La protagoniste des *Cendres et braises* se trouve dans une situation à risque élevé dès le début. Après avoir déménagé en France, elle s'installe à l'appartement d'Y. et ne fait que l'attendre, « conditionnée, en tant que femme, à être là uniquement pour l'homme » (BUGUL, 1994 : 64). Marie est isolée par Y. : elle n'a presque pas d'amis et elle ne travaille pas. Y. la harcèle, l'insulte en l'appelant « sale nègre, sale race », il contrôle son apparence physique, la menace de la tuer. Marie a peur non seulement pour elle-même, mais aussi pour la femme d'Y. Elle se sent coupable dans la position de maîtresse, mais la situation ne change pas après le divorce : Marie est le luxe d'Y., elle est son bien (1994 : 70, 71). Elle doit aussi faire face à la discrimination raciale : quand Y. appelle la police après

l'avoir battue, Marie est tout de suite ramenée à un hôpital psychiatrique. Elle souffre de son isolation en réfléchissant : « avec le reste du monde, le fossé était immense. Comment faire pour m'en sortir ? Il me manquait des liens solides avec quelqu'un ou avec moi-même pour assumer la vie en responsable » (1994 : 133). Pourtant, elle ne veut pas être aidée par ses amis et finit toujours par revenir vers Y. en cachette. Marie fait même une tentative de suicide, elle souffre de la dépression. En même temps, elle ne vit que pour Y. et le cercle vicieux continue. À un certain moment, ils arrivent « à un point où il était impossible de faire marche arrière » (1994 : 133).

Selon Walker, le comportement de la femme dans une relation abusive peut être expliqué par le phénomène d'impuissance apprise. À cause du traumatisme émotionnel constant et imprévisible, les victimes de violence deviennent passives : elles « n'arrivent même pas à imaginer comment elles pourraient changer cette situation et ne se sentent pas capables de le faire » (cité par HIRIGOYEN, 2009 : 28). Plus un abus est fréquent et grave, moins la femme est capable de s'en sortir. D'après Sluzki :

[...] quand la violence est extrême et présente un risque mortel, comme cela peut se produire face à un état de rage consécutif à la prise d'alcool ou de drogue chez un psychopathe, on peut voir une altération de la conscience, un état de désorientation et une paralysie des réactions. Au fond, lorsque la peur est intériorisée, il n'y a plus de réaction apparente.

cité par HIRIGOYEN, 2009 : 32

Cette « peur intériorisée » est présente dans le cas de Marie, qui constate : « J'effectuais des gestes comme une automate. Je ne sentais plus rien. Je ne pensais plus. J'étais anéantie dans ce qu'il y avait de plus profond en moi et que j'étais incapable de palper, de définir » (BUGUL, 1994 : 146). Dans cet état, la victime est complètement soumise à l'agresseur. Parfois, Marie a l'impression qu'elle suffoque « sous le poids de refoulements permanents » (1994 : 128). Sa situation est d'autant plus grave qu'elle est une étrangère en France, discriminée à cause de la couleur de sa peau et économiquement dépendante d'Y. Mais c'est avant tout l'angoisse de solitude, ancrée dans son enfance, qui l'empêche de sortir de ce cycle infernal. Les mécanismes de défense qu'elle emploie sont très puissants à ce stade-là :

Mais te rends-tu compte que tu gâches ta vie avec lui ?

Non pourtant, malgré tout ; je ne sais pas, j'ai besoin d'aimer et quand j'aime je n'arrive plus à ne plus aimer.

Es-tu heureuse avec lui ?

Je ne sais pas. Je l'aime, c'est tout ce que je sais.

BUGUL, 1994 : 175

Marie est convaincue que l'amour est le seul motif de son comportement : elle ignore à quel point cette relation est destructrice. Elle espère toujours qu'Y. changera et lui pardonne à chaque fois. La violence physique, psychologique et économique fait de Marie un instrument dans les mains de son agresseur.

## Conclusions

Le motif de l'angoisse et de la peur est omniprésent dans *Cendres et braises* de Ken Bugul. En analysant la relation abusive de Marie et Y. du point de vue psychologique, nous constatons que le comportement de la protagoniste est typique pour les victimes de la violence domestique. Les sources de ses réactions remontent à l'enfance : n'ayant pas eu de figure d'attachement, Marie n'a jamais appris de poser ses limites personnelles. Elle essaie désespérément de trouver l'amour, de remplir ce vide affectif, mais elle vit dans l'état d'angoisse permanent. Comme un nouveau-né, elle a peur d'être abandonnée et de mourir. Cette angoisse est plus forte que la peur d'un danger réel : Marie préfère être tuée par Y. que de le quitter. En subissant des violences physiques et psychologiques régulières, la protagoniste perd son estime de soi et son autonomie : elle n'existe que dans le cadre de la relation intime. L'angoisse de séparation est à l'origine de la peur de l'inconnu : pour cette raison, Marie est de moins en moins capable de quitter Y. et d'arrêter ce cercle vicieux. Ces forces destructrices, la peur et l'angoisse, dominent la vie de la protagoniste et l'empêchent de trouver la paix intérieure.

## Bibliographie

- AHIHOU Christian, 2013 : *Ken Bugul : la langue littéraire*. Paris : L'Harmattan.
- BUGUL Ken, 1994 : *Cendres et braises*. Paris : L'Harmattan.
- CANS Charlotte, 2005 : « Ken Bugul : l'écriture de la vie ». *Jeune Afrique*, avril, <<http://www.jeuneafrique.com/74155/archives-thematique/ken-bugul-l-criture-et-la-vie/>>. Date de consultation : le 3 février 2016.
- CIERPIALKOWSKA Lidia, 2013 : *Psychopatologia*. Warszawa: Wydawnictwo Naukowe Scholar.
- DESWAENE Bruno, 2002 : « Figure perverse de l'innocence : la victime ». *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, janvier, <<http://www.cairn.info/revue-lettre-de-l-enfance-et-de-l-adolescence-2002-1-page-35.htm>>. Date de consultation : le 10 février 2016.
- HALL Calvin S., LINDZEY Gardner, 1994 : *Teorie osobowości*. Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN.

- HERMAN Judith Lewis, 1999 : *Przemoc. Uraz psychiczny i powrót do równowagi*. Gdańsk: GWP.
- HIRIGOYEN Marie-France, 2009 : « De la peur à la soumission ». *Empan*, janvier, <<http://www.cairn.info/revue-empan-2009-1-page-24.htm>>. Date de consultation : le 1 février 2016.
- KĘPIŃSKI Antoni, 1987 : *Lęk*. Warszawa: Państwowy Zakład Wydawnictw Lekarskich.
- NATANSON Jaques, 2008 : « La peur et l'angoisse ». *Inconscient*, février, < <http://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2008-2-page-161.htm>>. Date de consultation : le 26 janvier 2016.
- OLIVEIRA Edmundo, 2005 : « Nouvelle victimologie : le syndrome de Stockholm ». *Archives de politique criminelle*, janvier, < <http://www.cairn.info/revue-archives-de-politique-criminelle-2005-1-page-167.htm>>. Date de consultation : le 7 février 2016.
- SELIGMAN Martin E.P., WALKER Elaine F., ROSENHAN David L., 2003 : *Psychopatologia*. Poznań : Zysk i s-ka.

### Note bio-bibliographique

Anna Swoboda, doctorante à l'Institut des Langues Romanes et de Traduction à l'Université de Silésie à Katowice, Pologne. Ses principaux champs d'intérêt concernent la littérature sénégalaise féminine contemporaine d'expression française, plus particulièrement les œuvres de Ken Bugul et Fatou Diome.